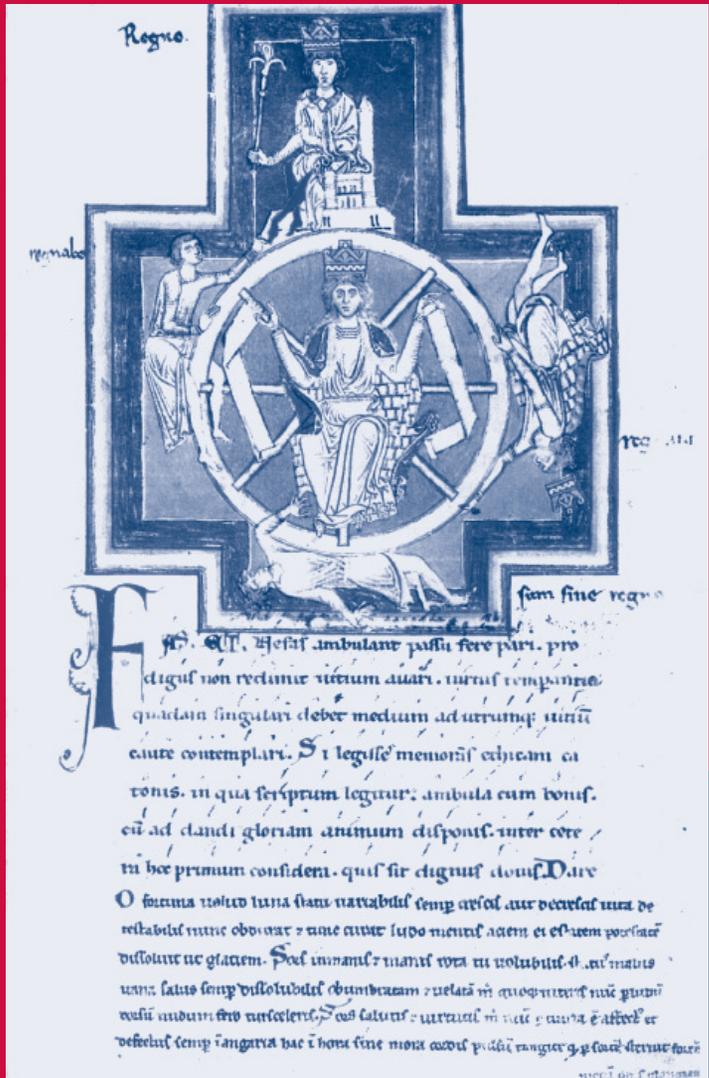


LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE
ET DE PHILOGIE

1/2011

Tome CXVII



de boeck

fournit des informations de première importance sur certains événements de l'histoire vénitienne, et en particulier sur ceux dont il fut, indépendamment de son état, le contemporain ou le témoin, comme la perte de la Dalmatie en 1346 et, plus encore, la guerre contre Gênes des années 1343–1354. En s'attachant presque exclusivement aux fondements et aux manifestations économiques de ces deux conflits, l'auteur en arrive finalement à éclairer l'un des aspects majeurs du processus de développement et d'affirmation commerciale et politique de Venise dans les dernières années du XIV^e siècle.

Pour toutes ces raisons, on ne peut que féliciter l'É. pour une édition qui, grâce à la présence de très nombreuses notes pour l'intelligence du texte et d'une bibliographie aussi riche que pertinente, rendra de précieux services aux historiens et aux chercheurs, et ce en-dehors même du cercle parfois restreint des spécialistes de Venise.

Pascal VUILLEMIN

Jean WIRTH, **L'image à l'époque gothique (1140–1280)**, Paris, Cerf, 2008 ; 1 vol. in-8°, 426 p. ISBN : 978-2-204-07915-0. Prix : € 42,00.

À travers une introduction construite autour d'un passage du *Roman de la Rose*, l'A. souligne combien l'efflorescence d'une nouvelle conception de l'image entre les XII^e et XIII^e siècles ne peut se comprendre sans recourir aux bouleversements qu'introduit la philosophie thomiste dans la pensée chrétienne. L'A. atteste, à partir de la première moitié du XII^e siècle, une transformation du regard posé sur l'Écriture sainte. L'accent est davantage mis sur le sens littéral, sur la matérialité du texte, que sur son sens spirituel, ce qui engendre une réhabilitation du monde sensible ainsi qu'un intérêt renouvelé pour une observation quasi naturaliste de ce dernier sans qu'aucun prétexte théorique ne soit nécessaire. Ces considérations ont des conséquences sur une esthétique qui, désormais, conçoit la beauté comme inhérente à la nature créée par Dieu. Dès lors, puisqu'il n'y a pas de beauté terrestre autre que celle de la nature, l'image, pour être belle, doit reproduire son modèle à l'identique. La marge de manœuvre laissée à l'artiste paraît mince dans un esthétisme à cent lieues du nôtre où l'interprétation personnelle prime. Néanmoins, l'A. ne nie pas l'existence d'une certaine autonomie artistique. À travers l'examen de typologies des images (*Pictor in carmine*) et celle de couples iconographiques (Vierge/Christ, Adam/Ève), il remarque les incohérences entre prescriptions théoriques et œuvres finies avançant que, parfois, le savoir pratique préfigure la réflexion théologique.

Or, puisque l'image gothique se consacre au moins autant au terrestre qu'au céleste, elle se fait davantage l'écho des relations entre discours théologiques, politiques, voire profanes. La statuaire en rend tout particulièrement compte. En elle se lit le dialogue entre les aspirations populaires et celles des scholastiques, preuve qu'au XIII^e siècle, par le biais de l'image, le fidèle participe plus activement au culte. L'Église y redéfinit aussi son rôle et sa figure y domine grâce, entre autres, au rapprochement avec la figure mariale. S'y remarque aussi le combat que se livrent les autorités spirituelles et temporelles comme dans le royaume de Sicile au temps de Frédéric II de Hohenstaufen. L'usage des saints, par exemple, répond autant à des visées théologiques que politiques, de même que la sculpture funéraire reflète, encore une fois, des choix politiques évidents. Dans cette perspective, l'image gothique

assume une mission de propagande au service des États ne s'interdisant pas de contredire, à l'occasion, les autorités spirituelles.

Sur un plan méthodologique, l'A. a choisi une perspective comparatiste systématique entre la pensée scholastique et les images. Mais, à la différence d'une démarche où la philosophie garderait un ascendant sur l'art¹, la sienne insiste autant sur leurs convergences que sur leurs divergences sans accorder à l'un une quelconque primauté sur l'autre. Une telle démarche – très certainement l'un des principaux atouts de ce volume – possède à nos yeux un double intérêt. Tout d'abord, elle rend plus intelligibles les enjeux stylistiques et intellectuels de l'époque. Ensuite, elle permet de se rapprocher au mieux de l'attitude des hommes de ce beau Moyen Âge face à l'image, attitude où domine l'interpénétration entre philosophie et art, entre la main et la pensée. Par ailleurs, l'A. en profite, à maintes reprises, pour démentir plusieurs idées reçues – telle celle selon laquelle la Scholastique mépriserait le corps humain – prenant par là le contre-pied d'une certaine historiographie contemporaine et, de surcroît, mettant en garde contre l'un des maux qui menace le chercheur intéressé par l'image : l'anachronisme psychologique.

Sans conteste, cet ouvrage dense et richement documenté, tant par les textes que par les photographies, restitue toute la complexité qui entoure l'image gothique faisant de celle-ci, non une bible des humbles, mais un reflet raisonné du réel, une véritable *imago naturae*.

Jonathan DUMONT
Christophe MASSON

Cyrille AILLET, **Les Mozarabes. Christianisme, islamisation et arabisation en Péninsule ibérique (IX^e-XI^e siècle)**, Madrid, Casa de Velázquez, 2010 ; 1 vol. in-8°, XXII-418 p. (*Bibliothèque de la Casa de Velázquez*, 45). ISBN : 978-84-96820-30-2. Prix : € 35,00.

L'historiographie des mozarabes (chrétiens arabisés d'al-Andalus) joue depuis longtemps un rôle majeur dans la définition de l'identité espagnole et a provoqué, par le passé, des débats souvent passionnés. Remettre le dossier à plat, étudier le rôle joué dans ce processus par l'islam et par les communautés chrétiennes placées sous son autorité, était un pari risqué que C. Aillet relève dans cet ouvrage avec rigueur et talent.

L'A. situe le début de la formation d'une culture arabo-chrétienne en al-Andalus au milieu du IX^e siècle, à l'époque de la grande crise des « martyrs de Cordoue » (840-860), et défend, de manière argumentée et convaincante, une thèse : loin d'être une communauté réfractaire à toute influence extérieure dont l'isolement aurait permis de sauvegarder une identité « espagnole » que l'historien grenadin F. Simonet (1829-1897) pensait immuable et intemporelle, les mozarabes se sont construits une identité arabisée reposant sur trois sources d'inspiration, wisigothique, islamique et arabo-chrétienne orientale.

1. À cet égard, citons le récent : O. BOULNOIS, *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Âge (V^e-XV^e siècle)*, Paris, 2008.